



Source : Bibliothèque et Archives  
Canada / PA-210715

Pensionnat indien catholique de  
Williams Lake, Abbotsford (Colombie-  
Britannique). La première et la seule  
unité des cadets de l'air indiens au  
Canada, l'escadron no. 610, Cadets  
royaux de l'Armée canadienne,  
Abbotsford (Colombie-Britannique.)  
[Dernière rangée: le nom de famille du  
garçon à l'extrême gauche est Sampson,  
et Jack Wycotte est deuxième de la  
gauche. Première rangée: le nom de  
famille de la troisième garçon de la  
gauche est Wycotte]

## Entraînement militaire et formation des cadets

Une activité récréative réunit l'exercice physique, la fanfare, la discipline et le soutien à l'Empire britannique : l'entraînement militaire. Les premières écoles publiques canadiennes ne proposent pas grand-chose en matière d'entraînement physique; d'ailleurs, peu nombreuses sont les écoles où il y a un gymnase. Souvent, le seul entraînement proposé prend la forme d'exercices militaires encadrés par des officiers de la garnison militaire ou de la caserne de police locale<sup>127</sup>. Les Églises protestantes mêlent militarisme et christianisme dans les brigades de garçons qu'elles organisent<sup>128</sup>.

Dans les années 1890, certains pensionnats commencent à proposer des exercices militaires aux garçons. Même en l'absence d'entraînement militaire, la vie au pensionnat est militarisée, comme l'inspecteur T. P. Wadsworth l'observe dans son rapport de 1884 sur la vie à l'école de Battleford : « Les élèves parquent (à la façon militaire) pour les prières du matin et du soir, pour les repas et à l'heure du coucher<sup>129</sup>. » À Wikwemikong, en Ontario, le directeur Dominique duRonquet écrit

dans son rapport en 1891 que « les garçons ont fait l'exercice militaire non pas de temps en temps, mais des centaines de fois ». Il admet: « Dire qu'ils aiment cet exercice ce serait trop dire; cependant il faisait plaisir à la fin de l'année de voir la précision et l'exactitude avec lesquelles ils faisaient leurs manœuvres, ainsi que leur maintien et leur apparence militaires<sup>130</sup>.»

Le directeur de l'école de Regina, A. J. McLeod, invite des officiers des casernes locales de la Police à cheval du Nord-Ouest à diriger les élèves lors d'exercices. En 1893, il écrit que de nombreux garçons sont plutôt « habiles dans les différentes évolutions, et sont très fiers de leur manière de marcher. Il n'est pas rare de voir un peloton de garçons en quelque part sur le terrain se faire exercer par l'un des plus grands, dont quelques-uns naturellement prennent le grade de commandant »<sup>131</sup>.

À l'Institut Mohawk, les garçons portent des uniformes quasi militaires et des fusils de bois, et s'entraînent régulièrement, « formant des carrés, marchant en colonne et en rang, faisant des contremarches et marchant en échelon». Après avoir assisté à leur entraînement en 1895, le fonctionnaire des Affaires indiennes Martin Benson écrit qu'il a vu « très peu de compagnies de volontaires faire mieux »<sup>132</sup>.

Dans les années 1890, le ministère fédéral de la Milice et de la Défense fournit du matériel aux corps de cadets qui ont été mis sur pied dans les écoles publiques. Le directeur du pensionnat Shingwauk, George Ley King, cherche à constituer un tel corps de cadets à son pensionnat de concert avec le corps de carabiniers de Sault Ste. Marie, à proximité, en 1899. Le secrétaire du ministère, J. D. McLean, soutient le programme, mais il souligne que le ministère des Affaires indiennes « n'engagera aucune dépense pour financer les uniformes ou l'équipement de la compagnie ». McLean demande au ministère de la Milice et de la Défense de fournir « les armes et les attributs » aux garçons du pensionnat Shingwauk, comme le fait le ministère pour les corps de cadets des écoles publiques<sup>133</sup>.

La guerre d'Afrique du Sud de 1899 à 1902 entraîne l'intensification de l'entraînement des cadets dans les écoles publiques canadiennes. Les écoles de Calgary, par exemple, ont un programme de cadets en 1900, tandis que le Manitoba lance un programme en 1902<sup>134</sup>. Néanmoins, la prolifération des programmes d'entraînement des cadets est freinée à cause des fonds limités<sup>135</sup>. En 1907, Donald Smith, ancien agent en chef de la Compagnie de la Baie d'Hudson et maintenant devenu Lord Strathcona, crée le Strathcona Trust, qui compte un demi-million de dollars. La fiducie, gérée par le gouvernement fédéral, est destinée à promouvoir l'entraînement physique et à soutenir les cadets militaires dans les écoles publiques<sup>136</sup>. Conformément aux conditions générales de la fiducie, l'armée doit former et rémunérer les enseignants qui dirigent les corps de cadets, fournir des armes et de l'équipement aux cadets et mener des inspections régulières<sup>137</sup>. En 1926, le gouvernement fédéral dépense 412 000 \$ par an dans le cadre du programme des cadets au pays<sup>138</sup>. Les corps de cadets constituent un revenu supplémentaire pour les enseignants, qui reçoivent 140 \$ par

an par contingent de quatre-vingt-dix cadets qu'ils entraînent. Dans certaines écoles, le programme remplace l'éducation physique<sup>139</sup>.

Bien que le ministère des Affaires indiennes soutienne les programmes de cadets en théorie, il continue à refuser de les financer. Le secrétaire du ministère, J. D. McLean, approuve la constitution d'un corps de cadets à l'école d'Elkhorn, au Manitoba, en 1912, précisant qu'« aucune dépense supplémentaire ne sera engagée et que les exercices n'interféreront pas avec le travail de l'école »<sup>140</sup>. De même, McLean refuse une demande présentée par A. K. O. Ockoniy, un enseignant de l'école de Stuart Lake, en Colombie-Britannique, concernant la fourniture d'uniformes et d'« armes à feu de cadets » pour un corps de cadets qu'il souhaite mettre sur pied à l'école. Selon McLean, « compte tenu de la guerre, les crédits destinés aux écoles ont été considérablement revus à la baisse ». Une fois de plus, McLean demande au ministère de la Milice et de la Défense de fournir l'équipement demandé<sup>141</sup>. En 1922, Ockoniy met sur pied un corps de cadets à l'école de Fraser Lake, en Colombie-Britannique. Il le fait afin « de développer chez ces garçons certaines notions de patriotisme, un certain sentiment de fierté d'appartenir à l'Empire britannique. En second lieu, je sais à quel point ces garçons ont besoin d'exercices physiques, qui forment une part importante de l'entraînement des cadets ».

Ockoniy croit que l'entraînement des cadets insufflera aux élèves un sens de la discipline, « leur apprendra à obéir immédiatement et sans bougonner ». L'armée donne une subvention de 1,25 \$ par élève en uniforme à son inspection annuelle. Mais comme A. K. O. Ockoniy ne peut obtenir l'argent avant d'avoir les uniformes, il puise dans ses propres économies pour acheter une grande partie des premiers uniformes. Sa femme fait des retouches à plusieurs uniformes d'occasion fournis par l'armée pour qu'ils conviennent aux élèves<sup>142</sup>.

Dans les années 1920, des organisations religieuses et pacifistes commencent à mettre en question la moralité des entraînements militaires dans les écoles. Dans les années 1930, elles parviennent à convaincre le conseil de l'enseignement de Toronto de démanteler ses corps de cadets<sup>143</sup>. À la fin des années 1930, beaucoup d'écoles publiques canadiennes ne participent plus au programme des cadets<sup>144</sup>.

Conformément à la politique de l'Église Unie qui fait opposition au programme des cadets dans les écoles, l'Église dissout son corps de cadets de l'école de File Hills, en Saskatchewan, en 1931. Russell Ferrier, surintendant de l'éducation des Indiens, demande au directeur de l'école de revoir sa décision. Russell Ferrier pense que la politique de l'Église faisant opposition à l'entraînement des cadets se limite aux écoles publiques. « Les pensionnats », avance-t-il, constituent « une autre proposition, et je pense que vous constaterez qu'un corps de cadets dans une institution indienne contribuera grandement à la fois à l'esprit de corps et à la discipline »<sup>145</sup>. Le directeur F. Rhodes lui répond que l'entraînement militaire n'a pas beaucoup de succès auprès des garçons. Il ajoute qu'il y a déjà plus de discipline militaire dans un pensionnat

que dans une école publique, puisque les garçons de File Hills sont « sous une supervision permanente ». Il poursuit en rappelant à Russell Ferrier que l'école ne dispose d'aucune installation pour les exercices. Il faut enlever la table et les bancs du réfectoire pour l'entraînement des cadets en hiver. Il conclut en soulignant que l'école a plusieurs fois demandé par le passé des fonds pour aménager un gymnase ou une salle de jeu, mais, qu'à ce jour, rien n'a été fait<sup>146</sup>.

Il semble que certaines écoles aient tenté de mettre sur pied des corps de cadets dans le but d'améliorer la qualité et la quantité de vêtements fournis aux élèves. Dans une lettre de 1928 où il demande aux Affaires indiennes de soutenir la constitution d'un corps de cadets, le directeur du pensionnat Shingwauk, le directeur Benjamin Fuller, souligne: « Notre système actuel qui prévoit des vêtements pour les garçons pour le service du dimanche et les occasions spéciales n'est pas aussi bon qu'il le devrait. Nous n'avons rien d'uniforme pour les garçons, leurs costumes ne sont pas de la même couleur et ont des coupes différentes, et ne donnent pas une belle image d'élèves d'une école<sup>147</sup>. » Le remplaçant de McLean au poste de secrétaire du ministère, A. F. MacKenzie, refuse la demande de Fuller, affirmant que « ce n'est pas dans les habitudes du Ministère de couvrir le coût des uniformes »<sup>148</sup>.

À l'instar des fanfares, on utilise les corps de cadets pour donner une image positive des écoles. L'*Expositor* de Brantford publie un article élogieux sur l'inspection annuelle du corps de cadets de l'Institut Mohawk en 1920.

Les cadets ont particulièrement brillé lors des exercices physiques. Ils se sont entraînés toute l'année et les garçons ont montré les bienfaits de cet aspect de leur formation par leur régularité et leur endurance. Le colonel a été surpris de les voir si bien réaliser le tableau d'exercices; beaucoup auraient sans doute souhaité voir cet instructeur de l'armée à quelques milliers de miles de là<sup>149</sup>.

Beaucoup de ces corps de cadets ont eu une durée de vie très courte. James Dagg, le directeur de l'école de Middlechurch, se targue en 1901 : « Nous avons une fanfare de trente instruments, nous donnant de la musique tous les soirs, au grand contentement de tous; et notre système d'exercices militaires pour le corps des cadets, et de danses pour les filles, ainsi que les marches et contre-marches de fantaisie pour les plus jeunes élèves, les intéressent beaucoup, de sorte qu'ils demandent rarement d'aller chez leurs parents<sup>150</sup>. » Cependant, en 1904, le nouveau directeur de l'école de Middlechurch met fin à la fois à la fanfare et aux exercices militaires. Selon lui, le temps « donné à ces deux distractions est mieux employé en enseignant aux élèves ce qui plus tard les aidera à se créer une position dans le monde »<sup>151</sup>. De même, l'école de Qu'Appelle a reçu des équipements de l'armée canadienne en 1912 lorsqu'on y a constitué un corps de cadets. En 1918, à la fin de la Première Guerre mondiale, le corps n'est plus en activité et l'armée demande à plusieurs reprises qu'on lui retourne les uniformes. Le directeur de l'école, A. J. A. Dugas, affirme que son établissement devrait être autorisé à garder

au moins les couvre-chefs et les ceintures puisqu'ils ont été intégrés à l'uniforme de scout des garçons. McLean appuie la demande du directeur<sup>152</sup>.

Certains corps de cadets des pensionnats concourent dans des épreuves provinciales. En 1912, le directeur de l'Institut Mohawk, Nelles Ashton, fait remarquer : « Notre corps de cadets n° 161, occupe la première place dans le district militaire n° 2 (Central-Ontario), nous sommes, à juste titre, fiers de cet avancement<sup>153</sup>. » Le corps d'Alert Bay remporte l'écusson-trophée de l'Ordre impérial des filles de l'Empire (IODE) du meilleur corps de cadets indien de Colombie-Britannique en 1928. Le corps d'Alert Bay présente également une équipe de carabiniers au championnat canadien de tir miniature cette année-là<sup>154</sup>. L'école d'Alert Bay remporte l'écusson de l'IODE quatre fois d'affilée<sup>155</sup>. En 1925, le corps de l'école anglicane de Cardston, en Alberta, remporte « l'écusson de l'armée et de la marine du meilleur entraînement physique de cadets en milieu rural »<sup>156</sup>. En 1933, on lit dans les rapports de l'école, au fil des ans, que le corps de cadets remporte « quatre coupes d'argent, trois championnats et trois médailles d'argent ». En 1920, le corps de cadets reçoit l'écusson R. B. Bennett, remis lors d'un « concours ouvert avec les corps de cadets blancs de l'Alberta »<sup>157</sup>.

## **Le corps de cadets et le service militaire**

Malgré la nature manifestement militaire de l'entraînement des corps de cadets, il n'était pas rare que les représentants de l'Église soulignent que ces corps de cadets ne forment pas forcément des soldats. Une brochure sur l'école anglicane d'Onion Lake explique que les programmes de cadets des écoles sont destinés à « développer au maximum les capacités physiques des garçons et à leur apporter une vivacité d'esprit, une réactivité et une précision que sans doute aucune autre forme d'entraînement ne serait en mesure de leur transmettre »<sup>158</sup>. Fidèle à cet argument, au XIX<sup>e</sup> siècle, le ministère des Affaires indiennes n'est pas réceptif aux propositions qu'on lui fait d'utiliser les écoles comme lieu de recrutement militaire. En 1898, William Hamilton Merritt écrit aux Affaires indiennes pour demander le droit de mettre sur pied une unité de milice permanente composée de diplômés des pensionnats<sup>159</sup>. W. H. Merritt est un ingénieur des mines qui collabore étroitement et depuis très longtemps avec l'armée et les Six Nations à qui les Cayuga ont accordé le titre de chef honoraire<sup>160</sup>. Il propose qu'on demande aux directeurs des pensionnats de sélectionner une « partie de leurs garçons » qui seront « recrutés par un régiment à la fin de leurs études ». D'après lui, la formation reçue par un élève au pensionnat « lui permettrait de se rendre extrêmement utile au sein d'un régiment ». L'initiative a été rejetée, car on pense que « ce serait un grand gaspillage d'argent de donner à un garçon indien à la fois une bonne éducation et une formation industrielle pour finalement en faire un soldat »<sup>161</sup>.

La question du service militaire a été évoquée à plusieurs reprises lors de la négociation des traités numérotés. Au cours de la négociation du Traité n° 3, un chef a déclaré au commissaire aux traités Alexander Morris : « Si vous deviez avoir des problèmes avec les nations, je ne souhaite pas partir et exposer mes jeunes hommes pour vous aider à mener vos guerres. » Alexander Morris lui a assuré que l'Angleterre « ne sortirait pas les Indiens de leur pays pour combattre à ses côtés ». Pendant les négociations du Traité n° 6, il déclare à un groupe de chefs cris : « On ne vous demandera jamais de vous battre contre votre volonté<sup>162</sup>. » Compte tenu de ces engagements, lorsque la guerre d'Afrique du Sud éclate en 1899, les agents des Indiens ont pour consigne de « n'enrôler aucun Indien visé par un traité »<sup>163</sup>. Malgré cette interdiction, certains hommes des Premières Nations sont engagés et ont participé à cette guerre<sup>164</sup>.

Lorsque la Première Guerre mondiale éclate, les chefs et communautés autochtones affirment leur soutien à l'effort de guerre et beaucoup de jeunes hommes cherchent à s'enrôler dans l'armée<sup>165</sup>. Au départ, le gouvernement déconseille le recrutement de soldats autochtones<sup>166</sup>. Cette politique est annulée en 1915 lorsque le Bureau colonial britannique demande à tous les membres du Commonwealth britannique de lui transmettre un rapport sur la possibilité de lever « des troupes autochtones en grand nombre »<sup>167</sup>. Le stupéfiant taux de mortalité sur le front occidental se traduit par une intensification de la campagne de recrutement au Canada. En 1917, le gouvernement recrute activement au sein des Premières Nations du Canada<sup>168</sup>. Selon les estimations, plus de 4 000 personnes inscrites en vertu de la *Loi sur les Indiens* — 35 % de la population admissible — ont servi dans le corps expéditionnaire canadien durant la Première Guerre mondiale, un chiffre équivalant au pourcentage de la population générale canadienne enrôlée dans l'armée<sup>169</sup>.

Francis Pegahmagabow, de la réserve de Parry Sound, en Ontario, fait partie des premières recrues des Premières Nations. Tireur d'élite chevronné et audacieux, il reçoit la Médaille militaire pour ses actes de bravoure à trois occasions<sup>170</sup>. Les soldats autochtones servent dans différents domaines et sont connus pour être d'excellents tireurs d'élite et éclaireurs<sup>171</sup>.

Plusieurs soldats des Premières Nations sont passés par le corps de cadets de l'école anglicane de la réserve des Gens-du-Sang, en Alberta. En 1908, son directeur Gervase Gale écrit dans son rapport qu'il a mis sur pied une fanfare composée de fifres et de tambours à l'école. « Les garçons donnent le meilleur d'eux. J'ai organisé un corps de cadets et demandé à les inscrire d'une façon officielle, et j'espère que ma demande me sera accordée<sup>172</sup>. » Le corps continue ses activités après l'arrivée de S. H. Middleton comme directeur en 1911<sup>173</sup>. Après avoir participé au programme, Flying Star (ou Albert Mountain Horse, comme l'a rebaptisé le directeur du pensionnat) suit une session de formation pendant l'été à Calgary avant d'être nommé lieutenant dans la milice canadienne. Il fait partie des quelques jeunes hommes des

Premières Nations à avoir réussi à s'enrôler dans les premières années de la guerre. Il se joint à l'armée en septembre 1914 et est envoyé outre-mer le mois suivant. Avant de partir, il écrit à S. H. Middleton qu'il « [s'en va] combattre pour le Roi et le pays ». Il participe à la seconde bataille d'Ypres lorsque l'armée allemande utilise pour la première fois des gaz toxiques<sup>174</sup>. Après avoir été exposé au gaz à trois reprises, il est hospitalisé et on détermine qu'il a la tuberculose. Il est rapatrié au Canada, où il meurt le 19 novembre 1915, le lendemain de son arrivée à Québec. Il avait vingt-et-un ans<sup>175</sup>. Il fait partie des quelque 300 soldats des Premières Nations qui sont morts pendant la guerre<sup>176</sup>.

Certains membres de la Première Nation des Gens-du-Sang sont peiné par la décision de Mountain Horse de s'enrôler dans l'armée et ont prévenu S. H. Middleton qu'ils le tiendraient responsable si quelque chose devait arriver au jeune homme. Lorsqu'elle apprend la mort de son fils, on doit empêcher sa mère, Sikski, de s'en prendre à S. H. Middleton, qui pense alors être expulsé de la réserve. Finalement, Sikski en vient à la conclusion que son fils est mort un héros. Deux autres de ses fils, Mike et Joe, finissent par s'enrôler eux aussi, servent outre-mer et reviennent sains et saufs<sup>177</sup>. Un ancien directeur du pensionnat, John Tims, dirige le service funéraire d'Albert; à cette occasion, S. H. Middleton déclare qu'il a été « l'un des meilleurs fils de l'Empire qui s'est battu pour défendre le prestige et les traditions de la race britannique »<sup>178</sup>. Le discours rhétorique de S. H. Middleton rappelle notamment que les pensionnats sont une extension de l'Empire et que le Canada en demeure une colonie.

Étant donné que le pays a besoin de plus en plus de soldats, le ministère des Affaires indiennes dépêche l'inspecteur de l'agence indienne Glen Campbell au ministère de la Milice, où il est spécialement chargé de recruter des jeunes hommes dans les collectivités des Premières Nations<sup>179</sup>. En 1916, Campbell demande au sous-ministre Duncan Campbell Scott l'autorisation de recruter des hommes dans les pensionnats d'Elkhorn et de Brandon, au Manitoba<sup>180</sup>. Après une certaine hésitation, Scott approuve la proposition. Il croit qu'il « doit y avoir de bons candidats à Elkhorn où il y a eu des exercices physiques pendant des années ». Il soutient par ailleurs que si « les vieux Indiens » essaient de dissuader les élèves de s'enrôler, ils « enfreignent leurs obligations en vertu du traité, puisqu'ils ont promis d'être des citoyens loyaux et que d'empêcher le recrutement est loin d'être loyal »<sup>181</sup>. Scott autorise également l'enrôlement d'un orphelin de dix-sept ans de l'école catholique de Kenora, en Ontario. Il précise que les autres garçons mineurs de l'école peuvent s'engager s'ils obtiennent la permission de leurs parents<sup>182</sup>. On ne sait pas précisément combien de recrues sont issues des pensionnats, mais Campbell a réussi à recruter environ 500 jeunes hommes des Premières Nations<sup>183</sup>. Parmi ceux recrutés à l'école d'Elkhorn, on trouve Albert Edward Thompson, l'arrière-arrière-petit-fils du chef Peguis<sup>184</sup>. En 1915, cinq diplômés de l'école de File Hills servent dans les forces armées<sup>185</sup>. Charles Cooke, le seul homme des Premières Nations qui travaille au bureau des Affaires indiennes

à Ottawa, et ancien élève de l'école Mount Elgin, est chargé d'aider au recrutement en Ontario<sup>86</sup>. Quatre-vingt-six anciens élèves de l'Institut Mohawk s'enrôlent; cinq d'entre eux meurent au combat<sup>87</sup>. Un élève de l'Institut Mohawk, Foster Lickers, est fait prisonnier durant la seconde bataille d'Ypres. Ses gardiens lui infligent de telles tortures qu'il en reste paralysé<sup>88</sup>.

Dans son livre *Brown Tom's School Days*, Enos Montour décrit l'impact de la guerre sur les relations personnel-élèves à l'école Mount Elgin. Le fait qu'à la fois les membres du personnel et les élèves ont des proches enrôlés crée un nouveau sentiment de solidarité. Un tableau d'honneur sur lequel sont inscrits les noms des anciens membres du personnel et élèves enrôlés est accroché dans la salle de prière. Selon Montour : « Il n'y a pas de distinction de race sur le tableau, les noms des proches et des amis à la fois du personnel et des élèves y étaient mêlés. Ce n'était plus simplement une guerre de Blancs. La guerre avait soudé les soldats dans un seul et même groupe national<sup>89</sup>. »

Le présent rapport ne couvre pas toute l'étendue de l'expérience des soldats autochtones au cours de la Première Guerre mondiale, mais il est important de noter que nombre de ces « fils de l'Empire », pour reprendre l'expression de Tims, ont conservé et appliqué leurs propres croyances lorsqu'ils étaient au combat.

À la veille d'une bataille, George Strangling Wolf garde la tradition guerrière de couper un morceau de sa propre chair pour l'offrir en sacrifice. Francis Pegahmagabow, reconnu par la suite comme l'un des meilleurs tireurs d'élite canadiens pendant la guerre, porte un petit sac de plantes médicinales pour se protéger. Pour montrer qu'il combat au nom de la Confédération des Pieds-Noirs, Mike Mountain Horse peint des symboles de victoire traditionnels sur les fusils allemands saisis lors de la bataille d'Amiens<sup>90</sup>. Les pensionnats, les entraînements de cadets et le service dans une armée impériale n'ont pas réussi à éliminer les coutumes et traditions que préservaient ces jeunes hommes; les hommes ont plutôt renforcé leur foi parce qu'ils ont pu faire appel à ces traditions pour survivre et réussir.

**Source :** Rapport final de la Commission de vérité et réconciliation du Canada, *Pensionnats du Canada : L'histoire, partie 1 des origines à 1939*, McGill-Queen's University Press, pages 412-419